

Un personnage tout à fait walserien

A propos de *Pas de géants* de Gabriel Allaire

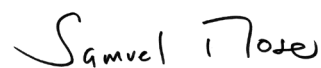
«Tomber c'est réussir» - une phrase discrète, cachée à la page 78 du livre «Pas de géants» de Gabriel Allaire. Une observation, une réflexion sur les gouttes de pluie: «Pour elles, tomber est un besoin. Tomber c'est réussir». Une phrase simple, logique. Mais si on ne la comprenait pas comme simple réflexion sur la pluie. Si on entendait dedans la voix de celui qui la dit? Le mot «réussir», est-ce que c'est vraiment la pluie qui a un besoin, le besoin de réussir? Rien, aucune des phrases dans ce livre se sépare de son auteur. Réussir, tomber, c'est son besoin à lui. Même s'il ne dit pas «je» tout ce qu'il remarque le concerne. Il est l'observateur sensible et assidu de la fragilité de nos relations, des tragédies silencieuses, des mensonges inévitables entre les êtres humains. Il est ouvert à tout et pourtant il est renvoyé à lui-même. Personne n'est là pour l'aider, ni la famille, ni les parents, surtout pas les parents, ni les amis, ni les profs. Le monde autour de lui est en crise, en dissolution permanente et peu utile à le soutenir. Même pas à nous lecteurs, reste la possibilité soulageante de le conforter, de lui expliquer les choses. Gabriel Allaire ne quitte pas la perspective stricte de la première personne qui nous oblige à comprendre le monde à travers les yeux de son protagoniste, à travers ses angoisses, à travers ses espoirs. Le plus difficile c'est que ce protagoniste lui-même ne demande pas de l'aide, ni à nous ni à personne. Il affirme sa solitude, parce que uniquement comme solitaire il peut défendre sa liberté.

Et pourtant il est tellement jeune ce protagoniste. Olivier est un élève de cinquième, donc il a environ dix ans. Nous nous effrayons peut-être de voir un enfant d'un tel âge dire des sagesses comme «Perdre allège» ou «La peur est un poison qu'il faut consommer pour s'en guérir. Pour gagner la guerre, s'attaquer soi-même. Se fracturer. Se refaire. Se pousser sur une île». Olivier n'est pas facile à apprivoiser. Sa prof porte le nom le «hibou». Celle qui «voit tout mais qui ne contrôle rien», selon la définition mordante d'Olivier. Pour le hibou, il ressemble peut-être à un élève de «haut potentiel», potentiel qui s'exprime d'abord par son lunatisme, son manque de concentration. Mais son besoin des fois arrogant d'enlacer tout l'univers, son besoin insatiable de pédaler, de bouger avec son «bécycle» (terme québécois) n'est que l'expression

de ses angoisses d'étouffer, de l'ennui, de perdre la lutte contre le temps et finalement la mort, d'être arrivé à la fin du monde qu'il voit déjà s'effondrer ou «effondrer», comme il dit. Administrons lui donc des médicaments, répond l'école. Comme à son ami Math, le petit Math, toujours maltraité par les autres dans la classe. C'est lui qu'Olivier aimerait libérer, c'est avec lui qu'il veut se «pousser», comme il dit, sur son île de rêve dans le Richelieu, le fleuve qui traverse la petite ville de Chambly au Québec.

Il n'y arrivera jamais. Comme il n'arrive pas à sauver son grandpa bien-aimé et moribond. Olivier échoue sur toute la ligne. En tirant la corde de secours pour le petit Math dans les rapides du Richelieu, Olivier se noie. Mais pas vraiment. Il s'agit d'une métamorphose. Dorénavant, Olivier sera une vague du fleuve qui ne cessera jamais de nous raconter l'histoire d'un jeune garçon qui ne se laissait pas abattre, qui résistait à l'uniformité, qui n'est jamais devenu un des géants ou faux géants comme Adam dans sa classe, comme tous les Adams du monde qui sous leurs pas de géants écrasent les plus petits. Olivier reste un garçon qui préfère la faiblesse et les faibles au forts et au succès. Réussir c'est tomber. C'est ça la leçon qu'il nous enseigne.

C'est la leçon du jeune garçon et de son auteur, qui n'est plus ce jeune garçon et pourtant, il a gardé ses forces, son énergie. Je suis sûr que pour le jury également le point décisif pour attribuer le Prix Robert Walser à Gabriel Allaire est que l'auteur transforme cette énergie en énergie linguistique. Olivier vit à travers la langue. Elle fait de la simple perception la création d'un monde. C'est un langage réaliste et imaginaire, qui rend visible l'invisible et saisit l'insaisissable. Un langage original qui reste toujours communicatif. Un langage subversif, qui reste toujours poétique. Olivier Remillard, élève de cinquième avec son pessimisme fulgurant de Schopenhauer, et ses leçons de Beckett est finalement un personnage tout à fait walserien.



Samuel Moser

Président de la Fondation Robert Walser Biel/Bienne